

1

Château de Cabaret, au soir du 25 février 1206

« Amour est unique raison d'être, ici-bas », déclama le troubadour Raimon de Miraval le plus sérieusement du monde, « amour de Dieu, amour du prochain, pour de sûr, mais aussi amour de la femme ! »

Brunissende de Cabaret et Loba de Pennautier échangèrent un regard complice et amusé. Ces dames feignaient de ne pas comprendre à qui étaient destinées les belles paroles que leur baillait le seigneur troubadour Raimon de Miraval. Brunissende était l'épouse de Pierre-Roger, l'un des seigneurs de Cabaret. Loba était mariée à Jourdain, le frère de Pierre-Roger et avec lui coseigneur de Cabaret.

« Du reste », insistait le poète, « amour de la femme est amour de Pureté, donc de Dieu. »

Les deux chevaliers eurent la même mimique dubitative. Les châtelaines se sourirent : elles avaient envie de jouer. Quel meilleur hochet auraient-elles pu trouver que ce poète énamouré, en apparence tout entier soumis à leur implacable beauté ? C'était un jeu dangereux dans lequel les mots faisaient plus de mal que force coups d'épée. Mais tout allait pour le mieux car étaient ainsi définies les règles de l'Amour courtois auxquelles peu de seigneurs, même les plus jaloux, auraient osé se soustraire.

Les époux de Loba et Brunissende se tenaient assis, impassibles, sur les hauts sièges installés au bout de la salle. Leurs regards étaient plutôt attirés par les formes affriolantes de la chanteuse qu'avait amenée le troubadour en pensant faire ainsi utile diversion... Raimon de Miraval venait en voisin et, tout comme Père Vidal, troubadour célèbre lui aussi, il s'invitait souvent à la petite cour des seigneurs de Cabaret.

Ce soir-là, il y avait foule au château : outre Raimon de Miraval lui-même et ses hôtes, se trouvaient dans la salle l'évêque cathare Bernard de Simorre, un homme d'un âge déjà avancé, au beau visage doux mangé de barbe, au corps maigre flottant dans une robe noire, et un autre Bon Chrétien¹, plus jeune, au regard clair et malicieux éclatant de noblesse, au visage hâlé, qui avait nom Benoît de Termes et qui, contrairement à son évêque, s'amusait fort du spectacle : en vérité, si les Bons Chrétiens n'ignoraient rien de l'Amour courtois, d'un amour le plus souvent platonique et seulement poétique, ils savaient aussi l'accord tacite que les barons donnaient à ceux qui courtoisaient leurs épouses, comme ils connaissaient les petites hypocrisies que cela cachait parfois.

Chevaliers et seigneurs voisins, marchands et artisans, complétaient l'assistance. Presque tous étaient plus préoccupés du vin que de la musique...

Humilié par l'attitude méprisante de l'assemblée et par l'indifférence affectée des deux femmes, Raimon de Miraval se tut. Espérant que ses chansons auraient plus de succès que ses discours, il s'écarta et laissa la place à un musicien et à la jeune chanteuse. Enfin, celle-ci, au son du tambourin, se mit à susurrer, la mine alanguie et offerte, l'un des plus beaux chants de Raimon :

« *D'Amor es totz mos cossiriers,
Per q'ieu no cossir mas d'Amor...* »²

Pierre-Roger de Cabaret écoutait d'une oreille distraite. Jourdain et lui avaient convié ces gens en leur château pour y entendre le prêche de Bernard de Simorre, l'évêque cathare du Carcassès, et les interminables simagrées du troubadour irritaient les deux hommes plus qu'elles ne les amusaient.

Pierre-Roger était l'un des plus puissants vassaux de Raymond-Roger Trencavel, vicomte de Carcassonne, et n'avait pas un caractère facile. Pour le physique, il était de

1. C'est par ces termes que les cathares ordonnés se désignaient entre eux : Bon(ne) Chrétien(ne), Bon Homme, Bonne Dame (Femme)... Les termes bien connus « parfait » et « parfaite » appartiennent à la terminologie catholique et n'ont jamais été utilisés par les cathares eux-mêmes.

2. « D'Amour est toute ma pensée, je ne me soucie que d'Amour... »

belle stature, portait les cheveux longs qu'il attachait fréquemment en une queue de cheval très serrée. Son visage carré, bien dessiné, arborait toujours une barbe très rase, et ses yeux, immenses et noirs, semblaient capables de passer en un éclair de l'amour à la haine. À trente-cinq ans, il était à coup sûr l'un des plus redoutés seigneurs de la vicomté de Carcassonne : il savait en toute occasion montrer sa puissance et inspirer la crainte et le respect. Son frère Jourdain était tout aussi imbu de sa force... Mais il était moins beau, ses cheveux, déjà, blanchissaient et se faisaient rares, et il s'efforçait de compenser cela par un sourire franc et une bonne humeur de tous les instants.

« *E tot quant hom fai per Amor es gen* »³, poursuivait la fille, imperturbable.

Raimon de Miraval, du moins à ce que crut Jourdain, n'avait d'yeux que pour la froide et belle Brunissende. Le seigneur se pencha doucement vers Pierre-Roger :

« Ferais-tu avec moi un pari, mon frère ? » dit-il à voix basse. « Je gage que notre ami Raimon va se jeter du haut du donjon si Brunissende, ton épouse, ne daigne point le regarder de ce soir ! »

Pierre-Roger eut à l'intention de son frère un léger sourire. Pour sa part, il courait la gueuse autant que faire se pouvait et se souciait fort peu de la fidélité de sa dame. À son tour, il se pencha et répondit : « Raimon te semble insister auprès de Brunissende, mais c'est ruse de renardeau, point de vieux goupil, car il est plus probable qu'il chasse du côté de Loba... » Jourdain ne put maîtriser un tressaillement nerveux. À l'opposé de son frère, il était jaloux et souffrait beaucoup des frasques, réelles ou supposées, de son épouse. Il lança vers Loba un coup d'œil inquiet : la jeune femme fixait les pieds de Raimon de Miraval. Loba de Pennautier était pour tout dire d'une extrême beauté et il se disait par le pays qu'elle eût été capable d'embraser la Montagne Noire d'un seul battement de cils. « Il me semble que tu as mal écouté la dernière chanson », reprit Pierre-Roger, franchement amusé

3. « Et tout ce que l'on fait par Amour est bien. »

de la tête que montrait maintenant son frère. Et il prit un ton d'amicale confiance pour expliquer : « Une femme, à ce qu'il prétend, le fit destrier, puis palefroi, et enfin le transforma en bête de somme ! Eh bien, sache-le : il parle en ce cas de ma douce Brunissende, et s'en est lassé. » Là-dessus, il lâcha un petit rire. « Je suis sûr de ceci, mon frère, que son amour de ce jour a nom Loba de Pennautier. » Jourdain, ahuri, le regarda, l'air angoissé. Alors Pierre-Roger se décida à murmurer : « Rassure-toi... Il ne sera point mieux servi par ton épouse qu'il ne le fût par la mienne et il va courir, courir, aller et venir, piétiner, ruer, à pied et à cheval, jusqu'à avoir transformé le chemin qui conduit de Miraval à Cabaret en tranchée profonde ! Et pour quoi ? Pour rien. »

Ses doutes brusquement levés par l'assurance de son frère, Jourdain se détendit. Tout à coup, il fut secoué par un rire qu'il contrôla tant bien que mal. En même temps, il appela d'un geste un serviteur et lui fit comprendre qu'il désirait boire.

« Que t'arrive-t-il ? » demanda Pierre-Roger.

Jourdain attendit d'être servi avant de répondre. Puis, l'air joyeux, il répliqua :

« Je songeais à cet aimable dément de Père Vidal... Il s'est épris de Loba et a tout essayé pour la conquérir, jusqu'aux pires folies !

- C'est le moins que l'on puisse dire !

- Il compose comme nul autre et possède plus de qualités que dix troubadours réunis. Mais il est fantasque, n'est-ce point vrai ? Pierre-Roger, te souviens-tu de ce jour où le pauvre fol se mit en tête de se vêtir en loup pour... par Dieu, comment disait-il déjà ? Ah, oui : pour honorer la Louve de Pennautier ! »

Pierre-Roger sourit. Comment oublier cela ? Père Vidal avait été chassé dans la Montagne Noire par mâtons et lévriers et il n'avait dû qu'à la chance, si l'on peut dire, de n'être pas dévoré tout vif : des bergers de rencontre, après l'avoir sauvé des chiens, l'avaient rossé méchamment, pour lui apprendre à sentir si fort le fauve !

« J'ai souvenance... Tu t'es diverti de bon cœur, ce jour-là, si je ne me trompe », souffla Pierre-Roger en contenant

à grand mal le fou rire qui le gagnait. « Ton rival, ou supposé tel, n'avait plus alors visage d'homme ! »

Jourdain soupira. Gagné par l'hilarité de son frère, il reprit : « Loba lui avait laissé entendre, la maligne, qu'elle était fort sensible à sa folie amoureuse et à ses stratagèmes. Or donc, avec sa peau de loup puante sur la tête et les épaules, l'idiot est venu hurler à la lune sous les remparts de Cabaret...

- Et Loba, l'ayant parfaitement reconnu, lui fit lâcher les chiens », termina Pierre-Roger en éclatant d'un rire sonore, entraînant Jourdain avec lui...

Alors, tandis que la fille et le musicien s'arrêtaient net au milieu du chant, Bernard de Simorre sursauta : perdu dans ses pensées, il n'écoutait pas la musique. Benoît, pour sa part, ne put s'empêcher de sourire d'abord, puis de rire enfin avec les deux seigneurs tant leur gaîté était communicative. En effet, Pierre-Roger et Jourdain, maintenant, étaient tombés dans les bras l'un de l'autre, par-dessus les accoudoirs de leurs fauteuils et riaient à s'en étrangler. Peu à peu, l'assemblée au complet fut gagnée par la joyeuse contagion.

Seuls, le troubadour Raimon de Miraval - qui n'était pas loin de soupçonner que l'on se gaussait de lui -, la Louve et Brunissende, qui commençaient à prendre des mines pincées, ne participèrent pas à une joie aussi brutale qu'incompréhensible.

Par la suite, il fut bien délicat à Bernard de Simorre de débiter son prêche. Il lui fallut d'abord ramener les deux seigneurs, ainsi que bonne part des invités, à un peu de sérieux. Si gai fût-on par nature - Benoît de Termes était là pour montrer que l'on pouvait l'être tout en demeurant fort religieux - il existait des sujets graves mal accommodés aux souvenirs joyeux.

Malgré la difficulté apparente de l'entreprise, Bernard de Simorre se lança néanmoins à l'assaut de l'auditoire.

« Au commencement était le Verbe », dit-il, « et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu... » L'introduction était coutumière. Le Nouveau Testament, particulièrement l'Évangile de Jean, était le Livre de référence

des Bons Chrétiens dont ils ne se séparaient jamais et qu'ils opposaient à l'Ancien Testament, selon eux d'essence maligne, car pour l'essentiel tissu de massacres et de vengeances. « Tout a été fait par Lui et sans Lui a été fait le Néant... »⁴

Ces mots essentiels captèrent l'attention et le silence se fit autour du Bon Chrétien...

Complies⁵ étaient sonnées depuis longtemps quand il en termina :

« Chacun rencontre Dieu là où il le prie, là où il le cherche, car Dieu est Esprit. Son Église est au cœur de l'Homme, non dans un édifice de pierre ou de bois élevé en ce monde visible qui est l'œuvre du Mal... » Il regarda avec douceur quelques-uns de ceux qui l'écoutaient et reprit : « Le Mal a besoin du Temps pour vaincre l'Esprit. Or, le Temps aura une fin. À l'Esprit seul, au Bien seul appartient l'éternité... Notre ennemi n'est rien, il n'a de pouvoir qu'ici-bas et c'est pour cela qu'il existe deux églises : la nôtre, celle de Dieu, qui renonce au pouvoir et pardonne, et l'autre, l'église romaine, qui possède et maudit, et qui nous tient en grande haine car elle est l'église du monde visible dont Satan est le prince, ce monde voué à la corruption, à la mort et au néant ! » Il s'arrêta de nouveau un instant, et conclut alors : « Peu importe que cette église s'en prenne à nos corps de chair, puisque la chair est création du démon, et si les hommes nous maudissent, nous serons bénis de Dieu, car Jésus a dit : "S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi". »

4. Interprétation dualiste du « Nihil » (Rien) : cathares et catholiques lisaient différemment ce passage de l'Évangile de Jean.

5. À la tombée de la nuit (environ 18 h).

2

Châteaux de Cabaret, à l'aube du 26 février 1206

Alix était arrivée longtemps avant l'aube.

La nuit s'attardait sur la Montagne Noire et s'obstinait à étendre sur la région un drap sombre à peine percé d'étoiles. En cette saison, le froid s'accroissait au petit matin et devenait presque insupportable. Pourtant la jeune fille n'en semblait aucunement incommodée. Insensible au frôlement glacial de l'air, elle gardait le regard fixé vers les châteaux de Pierre-Roger et Jourdain de Cabaret. Plantées sur leurs pitons rocheux, comme soudées à la terre par le gel, les trois forteresses¹ se dressaient au-dessous d'elle et dominaient le dédale des rues du village. Les premières lueurs de l'aube entreprirent de découper lentement les silhouettes des donjons et des remparts. Cabaret apparut le premier...

Alix distingua, émergeant de la nuit, le sommet des murailles. Le crénelage lui apparut soudain, pour la première fois peut-être avec une telle évidence, comme une gigantesque mâchoire, une mâchoire terrifiante recouvrant pour quelques instants encore la gueule béante d'un lézard cauchemardesque, d'une bête fabuleuse qui aurait essayé de happer les étoiles ou de déchirer de ses dents carrées l'ombre encore épaisse de la nuit.

Il y avait, au fond de ce déploiement de force guerrière, si gracieux et si brutal à la fois, quelque chose de futile, de dérisoire : les mâchoires écartées de Cabaret possédaient ce côté sinistre et presque ridicule qui entache de suspicion la totalité des pauvres réalisations humaines.

1. À l'époque, les châteaux de Lastours (Aude) étaient trois. Le quatrième, Tour Régine, comme son nom l'indique, est d'époque royale, donc postérieur à la croisade.

Peu après vigiles², Alix s'était éclipsée aussi discrètement que possible du château de son père, puis elle avait parcouru à pied la distance qui la séparait des tours de Cabaret. Elle commettait souvent de telles folies, à la grande terreur d'Ermessinde, sa mère, et à la grande fierté de Hugues, son père. Elle était belle, très belle, et animée d'un courage que bien des hommes adultes lui eussent envié. Elle ne craignait rien et certainement pas les loups. Elle se demandait même parfois si elle n'était pas de leur race car elle en croisait des hordes entières au cours de ses escapades nocturnes et chaque fois un regard suffisait à éviter tout affrontement. « Les fauves ne se dévorent point entre eux », marmonnait souvent Alix. Elle se vantait à tout propos de sa relation privilégiée avec les loups et l'étalait sans gêne dès que l'occasion s'en présentait.

De tels discours effrayaient la mère, flattaient l'orgueil du père et affolaient les quelques soudards chargés de l'impossible mission de protéger la jeune fille. Alix était un feu follet, une anguille qui n'était jamais là où on la croyait... Hugues de Carcassonne attendrait qu'elle rentrât et lui donnerait du bâton à peine aurait-elle mis le pied dans la basse cour. Elle haussa les épaules : si ces coups lui accordaient tacitement le droit de continuer ses frasques, quelle importance ? C'était le prix à payer pour sa liberté...

Le soleil s'enhardit tout à coup, faisant reculer la nuit. Il dépassa la ligne noire des collines, éclaira Cabaret, arracha le village à l'ombre de la montagne, porta sa lumière jusqu'à Surdespine, le château central, et toucha enfin la tour élancée de Quertineux.

Le jour se fit plus violent. Le soleil atteignit Alix et l'obligea à cligner des yeux. L'air se réchauffa. L'agitation des hommes d'armes, des valets d'écurie, devint perceptible, là-bas, entre les murailles. Le castrum tout entier s'éveilla et la vie jaillit des maisons pour envahir les rues et les ateliers. Les bruits montèrent jusqu'à la jeune fille, des bruits légers, amortis par la distance, tintements de fer aux forges, éclats de voix, rires d'enfants, aboiements

2. Aux environs de minuit.

de chiens, braiments d'ânes peu empressés au travail. Alix se dressa légèrement. Elle n'avait pas bougé depuis un long moment. Assise près d'un chêne vert, au milieu des buissons de genêt et de ciste, parmi les odorantes boules de thym, elle se souleva, sentit le poids de ses jambes endormies et se laissa retomber au sol. Elle éprouva de cette petite défaite un bonheur intense et dépourvu de modestie. Il suffirait qu'elle le voulût et la force reviendrait. Elle s'étira, pivota sur elle-même pour se retrouver à plat ventre, arracha une branchette de thym et entreprit de la mâchouiller avec méthode, avec une énergie aussi qui, aux yeux d'un spectateur attentif, eût passé pour de l'acharnement. Mais, ainsi, elle pouvait songer à Pierre-Roger. Du haut de ses seize printemps, Alix croyait aimer cet homme depuis toujours quand cela remontait seulement à trois années en arrière, à une époque où Hugues de Carcassonne avait enfin accepté qu'elle l'accompagnât à la chasse. Ce jour-là, en même temps qu'elle avait aperçu Pierre-Roger, elle avait découvert l'amour. Elle soupira : le maître de Cabaret ne l'avait même pas regardée ! Elle jeta sa branchette désormais sans goût, en arracha une autre et s'acharna dessus avec une énergie décuplée par l'agacement. Elle n'oublierait jamais cette journée de chasse : vexée par l'indifférence qu'affectait le chevalier à son égard, elle s'était mise en colère, avait boudé, puis avait tenté de se faire remarquer, courant sans cesse autour des chevaux et faisant un tel tapage qu'elle avait dû provoquer la fuite de tous les animaux sauvages de la Montagne Noire. Quand Pierre-Roger avait enfin paru la remarquer, il avait éclaté d'un rire sonore et moqueur, un rire qu'Alix entendait encore parfois résonner à ses oreilles, qui lui avait infligé une blessure cuisante et durable. Quelques instants plus tard, excédé, son père s'était employé à parachever l'humiliation en punissant d'une volée de branchages l'enfant turbulente.

Le souvenir de l'affront subi ce jour-là poursuivit Alix durant une saison. Mais son caractère bien trempé reprit le dessus et la poussa à soutenir un siège en règle de l'homme qu'elle aimait plus que tout, avec d'autant plus d'acharnement qu'il ne voulait point d'elle. À juste titre,

elle misait sur son âge qui avançait, lui donnant de plus en plus l'air d'une femme, même si elle se laissait encore trop souvent aller à de véritables batailles rangées avec des valets d'écurie ou de ferme. Il ne se passait point de semaine qu'elle ne s'échappât du château de son père pour venir ici, à Cabaret, voir - parfois apercevoir seulement - l'objet de son admiration et de son amour. Pour séduire, elle était allée aussi loin que possible... Elle avait tout essayé : le fard aux joues, dont elle abusait largement et qui lui donnait l'air de s'être échappée d'une enluminure ; de la couleur aux paupières qui effaçait la force et l'intensité de ses grands yeux noirs ; des coiffures bizarres, par lesquelles elle attachait, libérait, masquait ou au contraire montrait avec ostentation ses longs cheveux bouclés, couleur de nuit ; des vêtements de femme qui ne parvenaient pas à lui faire oublier sa tendance au pugilat ; enfin des habits de garçon, comme ce jour, qui soulignaient ses formes et provoquaient des esclandres mémorables dont sa mère ne se remettait qu'avec difficultés. Rien n'y faisait... Pierre-Roger ne voyait pas Alix. Pourtant, il aimait les femmes. Elle le savait et souffrait le martyre à la seule idée qu'elle serait peut-être l'une des rares à ne pas bénéficier de ses largesses amoureuses.

Aujourd'hui, comme elle le faisait souvent, elle descendrait de la colline jusqu'au fond de la vallée, remonterait en s'accrochant aux buissons les pentes abruptes qui lui feraient face, passerait devant l'église, longerait la haute muraille de Quertineux, plongerait sous les énormes blocs rocheux portant Surdespine et courrait jusqu'à Cabaret. Puis elle pénétrerait dans le village, dans le château enfin. Alors...

Elle se tourna sur le dos et regarda le ciel, maintenant largement dominé par le soleil. Elle fit la grimace : par beau temps, le seigneur de Cabaret demeurerait rarement au château. Si la nature ne lui venait pas en aide, elle ne le verrait point de ce jour. Au mieux aurait-elle la chance, en se dépêchant, de le croiser comme il sortait du castrum. Elle l'imagina un instant, dressé fièrement tel un dieu antique sur le magnifique cheval noir qu'il réservait pour la chasse, ses longs cheveux détachés lui couvrant les

épaules, une lance dans la main droite, un arc lui barrant le dos, le regard déjà au loin comme s'il perçait la montagne et dominait les forêts. Oui, elle ne verrait que cela de cet homme pour aujourd'hui... Soudain, un léger nuage blanchâtre entra dans son champ de vision. Elle se figea : vers l'ouest, d'autres nuées semblables avançaient. C'était signe de neige... Le ciel, peu à peu, parut s'effiloche, le bleu se stria de blanc, le soleil commença à pâlir et Alix respira. Il ne pouvait rien arriver de mieux. Il lui restait à espérer que Pierre-Roger décidât de rester au château. En ce cas, elle pourrait mettre en œuvre le plan de bataille qu'elle avait imaginé.

« Ce jour », murmura-t-elle, « ou jamais ! »

Un bruit léger attira son attention comme elle se levait, décidée à dévaler la colline pour rejoindre Cabaret. Elle pivota et découvrit, dressé dix pas au-dessus d'elle, un cavalier qui l'observait. L'homme portait une lourde épée à deux mains accrochée à la selle du cheval, ce qui étonna Alix, et un bouclier rond suspendu dans le dos. De la main gauche gantée de cuir clouté, il tenait son casque posé sur la cuisse. La jeune fille, habituée à d'autres rencontres plus étranges, porta aussitôt le regard sur le lourd manteau du cavalier, y cherchant instinctivement un blason qui lui permît de connaître l'origine de l'inconnu. Mais les armoiries du cavalier ne lui dirent rien : elle ne les avait jamais vues... Alors elle s'intéressa à l'homme lui-même. Proche de la cinquantaine, il portait la barbe et les cheveux gris, presque blancs, son visage était beau malgré la marque bien nette que le temps y avait laissée et ses yeux brillaient d'une sorte d'ironie bon enfant qui, d'emblée, irrita Alix : « Ce fait-il longtemps que vous me regardez ainsi ? » dit-elle, négligeant toute formule de politesse.

L'inconnu laissa peser un silence avant de lui répondre, laconique : « Assez...

- Et... Cela vous apporte-t-il quelque joie ?

- Ma foi ! Je n'ai point pour habitude de rencontrer des damoiseaux aussi joliment faits, il est vrai ! »

Alix rougit et se cambra vivement. Peut-être voulut-elle mettre de la sorte ses seins généreux en avant et prouver

qu'elle était femme sans doute possible. Elle s'écria : « Un damoiseau ? »

- Reconnais, jeune fille, que ton apparence... »

Pour le coup elle le coupa, de plus en plus furieuse :

« Ah, ça ! En quoi mon apparence vous concerne-t-elle ? Êtes-vous mon père ? » Surpris, l'homme éclata de rire : « À ma connaissance, non ! » En même temps, il fit avancer son cheval de quelques pas, comme s'il voulait mieux voir à qui il s'adressait.

Alix, de son côté, poursuivit, toujours hargneuse :

« Je suis jouvencelle, certes, et de noble lignée ! »

- Vraiment ? Et comment, en ce cas, dois-je vous nommer ? Comtesse ? Majesté, peut-être ?

- Et vous », fit Alix piquée au vif, « doit-on vous dire un rustre ? »

Cette fois, l'inconnu blêmit.

« Par Dieu », cria-t-il, « ne sais-tu point reconnaître un chevalier ? »

- Bah ! Routiers ou chevaliers peuvent être rustres à leur tour : le sang n'y fait rien.

- Excuse-toi, folle ! Sans quoi tu tâteras du bâton ! »

Alix lança un bref regard derrière elle : la colline, à cet endroit, descendait sèchement vers la vallée. La sauvegeonne venait toujours à Cabaret par ce chemin et en avait grande habitude. En s'accrochant aux arbres, aux buissons, elle pouvait être au fond, très loin du cavalier, en moins de temps qu'il n'en faut à un archer pour saisir une flèche, bander son arc et tirer ! Elle fit face, prête à bondir en arrière, et adressa à l'homme un sourire chargé d'ironie : « La pente est raide par ici, monseigneur », souffla-t-elle, « même pour si puissant destrier ! »

Il fixa Alix d'un regard sans expression, avant d'éclater de rire une nouvelle fois :

« Tu as raison, damoiselle ! J'attache trop de prix à mon cheval pour le risquer en aventure si inutile.

- Bien vous en prend, seigneur. Il ne survivrait point à ce saut. »

Il descendit lentement de cheval. Alix, malgré son jeune âge, connaissait déjà fort bien les détours de l'âme. Elle sut aussitôt, d'instinct, que le danger était passé, s'il avait

jamais existé : le chevalier inconnu n'était pas un rustre et elle ne risquait rien. Dès qu'il fut parvenu assez près, il demanda :

« Qui es-tu ? »

- Alix, fille de Hugues de Carcassonne...

- Hugues de Carcassonne ? Par le Ciel, j'ignorais que ce vieux soudard avait engendré une telle beauté ! Est-ce lui qui s'emploie à te déguiser de la sorte ? N'a-t-il pu avoir de mâle dans sa descendance ?

- Mon père s'emploie à tenter de mettre la main sur moi, baron. Je puis vous dire qu'il y parvient rarement. »

L'homme laissa son regard s'attarder un instant sur la jeune fille. Il la détailla des pieds à la tête d'un air curieux et amusé.

« Je dois reconnaître », dit-il, « que ton apparence est agréable, bien que surprenante. Mais tu gâches ta beauté en de tels accoutrements ! »

Soucieuse de changer de sujet, elle demanda :

« D'où venez-vous, chevalier ? »

- De Termes³, dont je suis le maître. » Puis, comme pour s'excuser d'être seul, il désigna l'horizon. « J'ai chevauché en avant depuis deux bonnes lieues. La monture de mon écuyer s'est blessée et ma compagnie en a été ralentie...

- Raymond de Termes ! Je vous connais de réputation et j'ai ouï-dire où se trouvaient vos terres ! » À ces mots, il eut un sourire flatté. « On dit que vous êtes l'un des plus puissants barons de la vicomté, que votre sens de la justice n'a d'égal que votre courage, que Grandeur et Force sont... heu... Je... je tiens cela des rares paroles que j'ai pu voler à monseigneur Pierre-Roger. » Elle hésita et reprit en esquissant une maladroite révérence : « Je veux dire à monseigneur de Cabaret, bien sûr !

- Je te remercie », fit Raymond... « Je regrette que mes nombreux ennemis n'aient point de moi cette opinion !

- Mais un ennemi ne doit point vous aimer ! Il doit vous craindre et redouter ! En tous cas, il en va ainsi de messire Pierre-Roger ! Chacun l'aime ou le craint, selon qu'il est

3. Le château de Termes était à cette époque le siège d'une puissante seigneurie au territoire très étendu (Termenès), située au cœur des Corbières, au sud-est de Carcassonne.

pour lui ou contre lui, et qui est pour ne peut que l'aimer du plus profond de l'âme ! »

Elle s'était emporté et avait martelé les mots sur la dernière phrase, laissant éclater des sentiments si forts que Raymond lui-même en ressentit comme de la frayeur.

« Tu trembles, damoiselle », dit-il. « Cela ne laisse nul doute en ce qui te concerne : tu es pour lui, je crois.

- Comme on se fait un devoir d'être pour la beauté, pour la Justice, pour le coura...

- Eh bien ! L'amour te dépasse, il déborde de toi comme l'eau d'une rivière en crue », l'interrompit le chevalier, « un aveugle, sourd, muet, le sentirait en t'approchant ! »

Alix se rendit compte qu'elle allait trop loin. Elle tendit les mains vers Raymond dans un geste suppliant, inhabituel pour ce caractère orgueilleux : « Ne lui en soufflez mot, je vous en conjure, seigneur, ne dites rien, s'il doit savoir, que cela soit par ma bouche ! »

Touché, il lui adressa un sourire complice et déclara d'un ton tranquille :

« Sois rassurée, je saurai me taire. Pourtant, tu t'égares si tu crois que Pierre-Roger est encore ignorant d'une passion si violente. » Elle se sentit prise en défaut. « Il est, je crois, ami de ton père », reprit-il.

Elle sursauta.

« Et alors ? Je ne lui demande point de faire la cour à mon père ! » gronda-t-elle.

Une rage mal contenue commençait à la submerger, durcissant son beau visage, et le chevalier murmura : « Tous les soleils finissent par se lever un jour ou l'autre. L'essentiel est de ne point croire la nuit éternelle. »

Elle se détendit. Après tout, si le seigneur de Cabaret ne l'ignorait qu'en souvenir d'une vieille amitié, cela ne saurait que renforcer l'image sans défaut qu'elle se faisait de lui. Cependant... « Il est des marques de respect bien dérisoires », affirma-t-elle.

Raymond soupira. « Il est probable... Je crois pourtant qu'il te faudra d'autres armes que celles du silence pour lever une telle barrière. » La jeune fille voulut demander lesquelles, mais le chevalier avait visiblement envie de couper court. Il revint vers son cheval. « Je vais à Cabaret.

Veux-tu monter en croupe et m'y accompagner ? » Elle ne répondit pas. Une moue boudeuse figea les traits de son visage. « Eh bien », fit-il, « ne sais-tu point monter à cheval ? »

Les yeux de la jeune fille se mirent à briller. Elle sourit : « Que si, monseigneur. Je sais, mieux que personne... Mais je vous propose la course : voir qui, de moi ou du cheval, sera le plus tôt à Cabaret. Voir qui, par la montagne ou le sentier, franchira au plus vite l'Orbiel ou le Grésillou.

- Une course pour un homme ? Par Dieu, damoiselle, je ne cherche point à te disputer Pierre-Roger !

- Hé ! » s'exclama-t-elle en lui adressant un sourire à damner un saint. « Qui sait ? »

Cette fois, il se figea, surpris d'un tel aplomb. Il la dévisagea un instant et demanda : « Que gagne-t-on à vaincre dans cette course ?

- Vous parlez comme si vous aviez gagné, monseigneur.

- Qu'importe, damoiselle ! Quel est le prix ?

- Pourquoi toujours chercher un gain ? Le plaisir de la joute suffit... Victoire ou défaite se justifient alors d'elles-mêmes... »

Il sauta à cheval.

« Soit ! » dit-il... « Le vainqueur demandera rançon le moment venu ! » Sur quoi il éperonna vivement sa monture pour bientôt atteindre le sommet de la colline. Alix demeura immobile quelques instants, sûre de son fait. Elle attendit que le cavalier eût disparu, puis elle se lança dans la pente, vers la vallée du Grésillou. Elle n'avait aucun doute sur l'issue de la course. Ce matin-là, elle se sentait pousser des ailes. Elle damerait le pion à l'aigle lui-même, aux loups, et surtout au cheval de Raymond ! Grand Dieu, oui : ce serait elle, la première à Cabaret !

3

Château de Hugues de Carcassonne, le 26 février 1206

La roche noire affleurait partout. Dans un coin de la cour toujours oublié par le soleil, un tas de neige tentait de fondre et rendait boueux l'accès aux écuries. L'aube avait été blanche. Des nuages de neige recouvraient la montagne et tuaient les ombres.

Hugues s'était violemment emporté. Dès la pointe du jour, il avait cherché Alix. D'abord dans ses appartements sans y croire vraiment, puis aux cuisines, aux écuries, dans la cour du château. Comme d'habitude, elle était restée introuvable et la colère du seigneur avait mis longtemps à s'apaiser. Cependant, malgré les apparences, cette journée ne serait pas semblable aux autres.

Le destin capricieux, qui avait toujours respecté la maisonnée, avait décidé, en ce matin d'hiver, de se manifester. Rien pourtant n'annonçait de changement, aucun signe ne prévenait d'une imminente catastrophe, nul oiseau de mauvais augure n'avait traversé le ciel dans les jours précédents. La vie était la même, à la fois agitée et immuable. Alix en fugue, son père en fureur, sa mère affolée, les valets d'écurie à leur tâche. La paix régnait sur la région, sur le comté de Toulouse, les jours s'écoulaient en liberté. Enfin, Hugues se calma... Un mal étrange s'abattit sur lui... Le vieux chevalier sortit de la basse cour, préoccupé. Il rejoignit les rochers noirs qui barraient l'accès à son château et s'assit face à la vallée, les yeux sombres et tristes perdus à l'horizon. Il regardait dans la direction de Cabaret. Vers l'est, il pouvait apercevoir Carcassonne et en cherchant bien il parvenait à deviner le sommet du donjon de Pennautier. Mais il regardait obstinément vers le nord. Vers Cabaret.

Imbert de Caunes, déjà vieux capitaine des gardes, rejoignit Hugues bien après tierce¹. Il était le seul vivant qui, dans un tel moment, pouvait approcher le seigneur. La tendresse qui unissait depuis toujours Alix au vieil Imbert avait forcé le respect du père.

Ce jour-là, le capitaine se laissa tomber sur l'herbe rase et demeura ainsi, silencieux et immobile. Une longue cicatrice barrait sa joue gauche, glissait jusqu'à la gorge et lui donnait bien à tort un air dur et implacable. Ses traits se figèrent, comme s'il voulait imiter l'apparence hiératique de Hugues.

Outre qu'ils se partageaient l'affection d'Alix, les deux hommes avaient affronté ensemble nombre de périls et livré de rudes batailles. L'an passé, ils étaient revenus de la quatrième croisade plus proches encore l'un de l'autre s'il se pouvait... La quatrième croisade ! Sinistre affaire que celle-là ! Le seigneur Hugues de Carcassonne et le capitaine Imbert de Caunes furent de ceux qui désapprouvèrent le sac de la ville chrétienne de Zara et refusèrent ensuite de participer à celui de Constantinople². Entre eux, depuis lors, il fut jusqu'au silence qui prit un sens : plus tard, dans le désert profond de Palestine, là où la brûlure du soleil est renvoyée de dune en dune, à l'infini, dans ce monde au calme trompeur, il ne resta pour s'entendre que le regard...

Les nuages menaçants qui avaient peu après l'aube masqué le soleil s'étaient dissipés. Le ciel était redevenu limpide et une douceur anormale pour la saison faisait tiédir la pierre des murailles. Un vent léger, presque chaud, venait soulever avec précaution la tignasse blanche du maître des lieux.

« Le malheur est sur nous, Imbert », dit Hugues d'une voix atone.

Le capitaine releva la tête.

1. Environ 9 h du matin.

2. En 1204. Cette affaire fit grand bruit, provoquant même l'excommunication temporaire de l'armée croisée, car il s'agissait là du détournement par les Vénitiens de la croisade et de ses buts de guerre à des fins purement commerciales et politiques. Il est à noter que le futur chef de la croisade contre les cathares, Simon de Montfort, fut l'un des rares chevaliers à avoir le courage et l'honnêteté de refuser toute participation à ces douteuses entreprises et même à protester contre elles.

« Pourquoi dites-vous cela ? » demanda-t-il, un peu surpris. « Ce n'est point la première fois que votre fille nous joue ce tour-là.

- Ce jour, c'est différent.

- Je ne vous comprends point, monseigneur. Alix court la Montagne Noire, comme à son habitude, vous le savez, comme vous savez qu'elle est en cet instant, sans doute, à l'abri des murailles de Cabaret !

- C'est cela. En franchissant cette porte, ce matin, j'ai vu Cabaret.

- Monseigneur, c'est impossible. Les châteaux de Pierre-Roger sont sur une arête rocheuse enfoncée dans le sol, entre quatre montagnes et deux torrents ! D'ici, on...

- J'ai vu Cabaret, te dis-je ! »

Imbert laissa se calmer la colère qui avait failli éclater de nouveau. Enfin, il revint à la charge : « En imagination, voulez-vous dire ? »

Hugues ne répondit pas. La campagne était calme, le vent lui-même était tombé. Rien ne bougeait et pourtant, malgré la soudaine douceur de l'air, Imbert sentit un frisson le parcourir. Le froid le plus redoutable gagna le vieux soldat sans qu'il s'en rendît compte : celui de la peur.

Avec brusquerie, Hugues se leva d'un bond : « Alix est en grand péril ! » lâcha-t-il d'une voix rauque. Imbert, surpris, ne bougea pas. Il leva seulement les yeux vers son maître : celui-ci était figé, debout face au nord. La direction de Cabaret. « Ma fille est en péril de mort ! » Le capitaine soupira. « La mort est sur ma chair ! » gronda Hugues. Et sur ces mots, lâchés d'une voix terrible, il regarda son ami, se détourna et partit en hurlant vers les écuries du château : « À cheval, par le Diable ! Imbert ! Tes armes et à cheval ! »

Bien qu'ayant dépassé les soixante ans, Hugues retrouva soudain l'énergie d'un très jeune homme. En quelques instants, il fut aux écuries. Sans même prendre le temps de chercher le heaume ou l'écu, il se fit harnacher en hâte le premier cheval qu'il trouva, sauta en selle et sortit dans la cour. Ses cheveux blancs en broussaille auréolaient son visage, maintenant dur et froid comme l'acier. Une force

surhumaine l'envahissait. Dressé sur les étriers au milieu de la cour, il cria : « À Cabaret ! » Et il gagna la porte du château.

Imbert de Caunes rassembla quelques hommes. Sans en deviner les raisons, il comprit que l'urgence seule commandait. Jamais il n'avait vu son maître ainsi agité. Du pied et de la voix, il secoua trois soudards affairés autour d'une barrique de vin qu'ils s'efforçaient de descendre aux caves, les poussa sans ménagement vers les écuries et ressortit bientôt à leur tête, équipé de pied en cap.

En sautant à cheval, il jeta un coup d'œil inquiet vers la porte et s'aperçut que Hugues, dans sa précipitation, avait négligé de mettre un casque...

« Votre heaume, monseigneur ! » appela-t-il.

Mais le chevalier attendait hors les murs, en proie à la plus grande excitation, et ne l'écoutait pas.

Imbert, furieux, pesta pour lui-même : « Par Satan, il est devenu fol. Il part on ne sait où sans seulement de heaume sur le crâne ! » Il soupira, conscient de son impuissance, et poussa sa monture. Parvenu à la porte, il demanda : « Qu'allons-nous dire à messire Pierre-Roger en arrivant de la sorte équipés en guerre ? »

- Prie le Ciel que nous ayons le bonheur de rejoindre Cabaret sans avoir trouvé Alix en fâcheuse posture ! » répondit Hugues.

Sur quoi il coupa court en lançant son destrier dans la pente raide. Les autres n'eurent qu'à le suivre. Ensemble, les cinq cavaliers prirent au galop la direction de Cabaret.

Cabaret, au matin du 26 février 1206

Les cabanes de pierre sèche du village s'alignaient le long des berges du Grésillou et escaladaient pentes et terrasses vers le donjon de Cabaret, dans un entrelacs de rues, de venelles étroites et d'escaliers torturés. Une importante et active communauté cathare vivait là, à l'ombre de quelques grands arbres plongeant leurs racines dans le courant glacé du Grésillou indocile, et il régnait en ce lieu un tel calme qu'il n'était surprenant pour personne que la pacifique église des Bons Chrétiens s'y fût installée de la sorte. La vieille église, sise au pied de Quertineux, le plus au sud des trois châteaux, était abandonnée un peu plus chaque jour. Pourtant, la cohabitation avec les catholiques semblait aller de soi et les seuls conflits qui éclataient ici à propos de religion étaient ceux provoqués par un jeune curé vindicatif, du reste sans cesse rabroué par Jourdain de Cabaret et surtout par son frère Pierre-Roger qui supportait de plus en plus mal ses plaintes et ses jérémiades incessantes. Hormis ces ennuis d'une affligeante banalité, la vie s'écoulait en toute quiétude, rythmée par les saisons, marquée par les prédications cathares, les saluts rituels aux Bons Chrétiens, animée par le travail des artisans et surtout des tisserands, par l'exploitation des nombreuses mines de la région qui produisaient depuis déjà les époques les plus reculées de l'or, du fer, du cuivre, de l'argent...

Or, ce jour-là, la paix allait être mise à mal d'une drôle de manière : Raymond de Termes déboula au grand galop à l'entrée du castrum et s'engagea dans la rue au tracé horizontal, la seule assez large pour permettre une telle cavalcade, qui traversait de part en part le village. Il faillit

renverser un paysan éberlué sortant d'une grange, dut sauter par-dessus une charrette abandonnée au milieu du passage et projeta en tous sens une nuée de poules et d'autres volailles venues chercher là quelques grains à picorer. Un mélange compact de boue et de petites pierres, soulevé par les sabots de la monture, frappa les murs des habitations, faisant surgir sur le pas des portes là une femme furieuse, là un enfant curieux et amusé, là un manant terrorisé. Plus loin, un Bon Chrétien occupé à réparer le toit de sa maison s'autorisa une mimique apitoyée en voyant un garçonnet plonger tête première dans l'enclos aux cochons pour éviter la charge du cavalier.

Mais le puissant seigneur de Termes se souciait peu de la panique qu'il provoquait parmi les sujets de son ami Pierre-Roger de Cabaret. Bien au contraire, dès qu'ils en auraient le loisir, les deux chevaliers en riraient ensemble. Pour l'instant, il importait à Raymond d'arriver le premier à Cabaret. Il avait poussé son destrier au bout de ses forces et cela dans un seul but : vaincre, être le premier, très largement si possible, et attendre sa jeune adversaire, tranquillement adossé à la haute muraille du donjon, un pichet de claret à la main.

Le sentier conduisant à la porte principale de Cabaret montait raide dès la dernière maison du village.

Raymond ralentit le pas de sa bête et sourit : il ne voyait pas Alix. Comment d'ailleurs cela aurait-il été possible ? Elle n'était nullement sorcière et ne savait donc pas voler. Il songea qu'il serait élégant d'avoir le triomphe modeste. Quoi ? Une enfant un peu folle avait voulu jouer avec lui et avait perdu, comme il était prévisible ; il ne l'écraserait pas sous les sarcasmes... La seule rançon qu'il demanderait à la jeune fille vaincue et sans doute humiliée serait le droit d'afficher à son arrivée un sourire légèrement narquois. Après quoi la paix serait conclue, chaque chose et chacun bien remis à sa place naturelle.

La haute muraille de Cabaret ne le dominait plus que de quelques dizaines de pas. Déjà, le destrier sentait le repos, l'eau fraîche et l'écurie. Le chevalier lui-même ne dédaignerait pas le pichet de vin dont il rêvait. Il s'arrêta à la porte du château, l'attention attirée par un drôle d'équipage :

venant de Quertineux sur le sentier en contrebas, une lourde charrette de paille avançait, tirée par un vieux cheval crotté, et poussée par une douzaine de paysans qui riaient et croassaient à s'en étouffer. Plus loin, montant des terrasses où se trouvait l'église, un jeune curé, furieux et excité, semblait poursuivre l'attelage bringuebalant et menaçait du poing en criant des insultes.

Raymond de Termes haussa les épaules et franchit au pas de son destrier la passerelle menant à la basse cour. Il pénétra ainsi, bien droit sur les étriers, dans Cabaret. Un palefrenier s'approcha de lui en courant, le salua avec force courbettes et tendit les mains pour s'emparer des rênes et amener la bête fourbue aux écuries. Un autre se précipita afin de décharger le prestigieux visiteur de ses armes puis le précéder jusqu'au maître des lieux.

Cela se pratiquait toujours ainsi. Pourtant, à la grande surprise du valet, Raymond, épuisé par la course folle qu'il s'était imposée, refusa sèchement son aide. Il voulait boire. Il s'appêtait à réclamer quand une voix féminine déjà connue de lui l'interpella avec ironie : « Voulez-vous quelque gorgée de ce vin, monseigneur ? » Il sursauta et pivota brusquement. Il vit Alix, adossée au mur du donjon, qui lui tendait en souriant un pichet de terre cuite. En fait de sourire narquois, il était dûment servi. Et s'il avait eu un instant la pensée de garder le triomphe modeste, il en était pour ses frais : Alix ne s'égara pas, précisément, dans la modestie. « Que Diable ! Vous faites-vous toujours aussi longuement désirer, chevalier ? » fit-elle. « Je me languissais de vous, entre ces quatre murs. » Il resta silencieux et Alix se méprit sur son attitude : « Je vous en prie, ne vous offensez point. J'avais la partie belle, en vérité, car je connais tous les chemins et ne pouvais que gagner. Faisons la paix, voulez-vous ? »

Raymond se détendit. « Plût au Ciel, jeune fille », dit-il après un silence, « que mes soudards prissent leçon sur toi pour la rapidité et le courage. » D'un geste, il chassa le valet qui attendait toujours, mains tendues, qu'il voulût bien lui donner ses armes. Le garçon s'étant éloigné, il avança d'un pas vers la jeune fille et désigna le pichet : « Faisons la paix, Alix, et partage ce vin avec Raymond,

seigneur de Termes, c'est pour lui grand honneur ! » Le sourire moqueur disparut aussitôt du visage d'Alix. Elle s'avança à son tour vers le chevalier, radieuse. Cette fois, son regard exprimait la joie simple que lui procurait cette amitié toute nouvelle ; le sentiment, aussi, qu'en gagnant le respect de Raymond de Termes elle se rapprochait de Pierre-Roger. Elle était femme soudain, et entendait bien agir en tant que telle. « Honneur partagé, monseigneur, soyez-en sûr ! » dit-elle, comme Raymond lui prenait le pichet des mains.

Et puis, quand Pierre-Roger apparut en haut du raide escalier qui plongeait des remparts vers la cour, elle se figea, la gorge nouée, une boule écrasant ses entrailles, légèrement tremblante, incapable d'articuler un mot de plus. Elle savait depuis longtemps ce que signifiaient ces manifestations étranges du corps. Elle aimait de toute son âme et souffrait, victime de la plus terrible des réponses qui se puisse faire à la passion. Mais ce jour il était impossible que le maître redouté de la Montagne Noire ne la remarquât point. Pierre-Roger de Cabaret dévala les marches, un large sourire sur le visage. Il arriva, bras ouverts, et serra fortement le visiteur contre sa poitrine. Cela faisait, à l'entendre, un bon siècle qu'ils ne s'étaient vus. Les deux hommes se lancèrent aussitôt dans une conversation animée, chacun se félicitant bruyamment du bonheur éprouvé.

Et Alix fut oubliée.

Raymond de Termes, tout à sa joie, ne prêta plus attention à elle. Pierre-Roger la frôla, en apparence sans la voir. Il s'empara du pichet que tenait encore son ami et en avala une longue gorgée. « Je vois que l'on vous a déjà accueilli », fit-il. « À dire vrai, j'eusse préféré vous recevoir en ma grande salle, plutôt qu'ici, au milieu des poules et des cochons ! » Il lança un regard glacé sur Alix et revint à Raymond : « Mais sans doute reçoit-on là où l'on a été élevé ! » Sur quoi il entraîna le visiteur à l'écart, laissant la jeune fille plantée là, bras ballants, bouche entrouverte et les yeux ronds. Il fit face à son ami : « Quand le chevaucheur m'a annoncé votre arrivée pour ce jour, je n'ai point osé y croire ! »

- Pourtant, je suis là. Bernard de Simorre et mon frère Benoît ont-ils pu m'attendre ?

- Si fait. Ils ont des lettres de Lombardie à vous remettre pour leurs frères du Termenès. Ils sont à Cabaret depuis deux jours et repartiront pour le château de Saissac dès qu'ils vous auront vu. Rien ne change : nos Bons Hommes sont toujours sur les chemins, belle ou mauvaise saison.

- Dieu leur prête vie et les protège de leurs ennemis », fit Raymond. Puis il leva les yeux vers le donjon, à l'entrée duquel venaient d'apparaître Bernard de Simorre et Benoît de Termes.

Pierre-Roger suivit son regard et frappa de la main sur la garde de son épée. « Si Dieu n'y pourvoit », dit-il, « nos murailles et nos lames se chargeront de la besogne ! »

Tandis que les Bons Chrétiens descendaient lentement l'étroit escalier du donjon, Raymond approuva d'un sourire : nul en ce monde, tant qu'ils seraient capables de porter les armes, ne s'en prendrait impunément à leur liberté, à leur religion, et à ceux qui en étaient les symboles vivants... De plus, Raymond éprouvait un réel bonheur à revoir son frère Benoît, même s'il savait déjà que l'entrevue serait brève et qu'il y aurait peu de paroles échangées : Benoît, fort gai et enjoué, toujours disposé à rire et plaisanter, était néanmoins avare de grands discours.

Amusé, Raymond songea à l'effort que son frère devait consentir chaque fois qu'il lui fallait participer à une controverse avec des catholiques et prendre longuement la parole ! Le malheureux y était mis au supplice, même si tout le monde s'accordait à penser qu'il se débrouillait en réalité aussi bien que possible.

Bernard de Simorre et Benoît de Termes arrivèrent en bas de l'escalier et marchèrent vers les chevaliers.

Bernard était âgé, mais il avait le pas ferme et rapide. De tout son être se dégageait une force et une bonté immenses, ses yeux se plantaient dans le regard des autres et ne baissaient jamais les premiers, provoquant souvent la gêne chez ceux qui ne possédaient pas sa pureté d'âme. Avisant Raymond, son sourire se fit éclatant. Le seigneur de Termes l'attendit sans bouger, après quoi, comme s'il n'y avait point là son propre frère, il s'inclina devant lui,

profondément et à trois reprises, ainsi que tout croyant était astreint à le faire, en disant à chaque gèneuflexion :

« *Benidicite...* Bon Chrétien, la bénédiction de Dieu et la vôtre. » Demande à laquelle le Bon Chrétien répondit : « Que vous l'ayez de Dieu et de nous. » Puis Raymond ajouta, la troisième fois : « Bon Chrétien, priez Dieu pour le pécheur que je suis, qu'il m'amène à bonne fin...

- Dieu en soit prié », termina Bernard de Simorre, « vous fasse Bon Chrétien et vous amène à bonne fin... »¹

Raymond se releva lentement et Benoît put s'avancer vers lui, un large sourire aux lèvres, mains tendues :

« Mon frère, toujours l'épée au flanc, à ce que je vois !

- Et toi, toujours quenouille au poing ? »

Après cet échange, plein d'aimable ironie, les deux frères s'observèrent un court instant en silence, comme s'ils voulaient se lancer un défi. Enfin, ils éclatèrent de rire et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Dans son coin, Alix tapait du pied : elle n'en pouvait plus d'attendre que l'on s'intéressât à elle. Vivement, elle partit en courant vers les écuries où elle se vengerait sur quelque garçon d'écurie. Ce faisant, elle se glissa entre Pierre-Roger de Cabaret et les Bons Chrétiens.

« Pardon », lança-t-elle, « un compte à solder ! »

Surpris, les quatre hommes la regardèrent s'éloigner et Bernard de Simorre demanda d'un ton curieux : « Qu'est-ce que c'était ? Garce ou garçon ?

- Garce », répliqua Raymond, gaïement... « Elle entend bien le montrer, du reste. »

La phrase s'adressait à Pierre-Roger, dont les traits se détendirent aussitôt. Le chevalier n'ignorait rien des frasques ni des sentiments d'Alix pour sa personne : la jeune femme était à Cabaret comme chez elle, entrait partout, galopait à Quertineux, en revenait, cherchait toujours à se montrer, se trouvant à chaque occasion sur le passage du seigneur.

1. En langue d'oc, ce rite portait le nom de *melhorament*. Les chroniqueurs catholiques et les inquisiteurs le nommèrent plus tard *adoratio* (adoration). Il se pratiquait à chaque rencontre entre croyant et Bon Chrétien : ainsi, le simple croyant progressait vers le Bien, « s'améliorait ». La « bonne fin » signifiait mourir suivant les rites et les sacrements de l'Église cathare, recevoir le *consolament* (la consolation) et donc sauver son âme.

Benoît sourit aux deux chevaliers : « Elle s'y prend de bien étrange manière, en ce cas », dit-il, résumant en peu de mots la pensée de chacun. « Qui donc est-elle ? »

Pierre-Roger le regarda.

« Elle a pour nom Alix », répondit-il, « fille de Hugues de Carcassonne... » Bernard de Simorre haussa les sourcils. Il chercha à apercevoir de nouveau la fille qui venait de disparaître dans les écuries après avoir frappé du pied un cochon qui gênait son passage. « Hugues de Carcassonne ? » répéta pour lui-même le Bon Chrétien. « J'ignorais qu'il avait une fille... On ne la voit point chez lui.

- Forcément », dit Pierre-Roger, « elle n'y est jamais ! »

Bernard parut amusé. « Le sire de Carcassonne est chevalier de grande valeur », fit-il. « Sa parole est droite, son courage légendaire. C'est un homme qui ne trahit point. Une grande valeur, en vérité. » Puis il eut un large sourire, avant d'enchaîner : « Bien qu'il soit peu sensible à mes prêches... Pour tout dire, il écoute encore les cornes venues de Rome : les mensonges de l'église sont en lui et il n'en démord guère.

- Néanmoins, il vous accueille volontiers », ajouta Pierre-Roger de Cabaret.

Bernard de Simorre laissa échapper une mimique furtive et satisfaite. Au fond, il trouvait cela normal.

« Ermessinde, son épouse, a pour sa part promis de faire une bonne fin entre nos mains »², affirma-t-il.

Benoît de Termes soupira et se tourna vers son frère.

« Ce pays n'est point pays de bûchers », expliqua-t-il, « et nous pouvons encore croire comme il nous semble... Mais au château de Hugues, à chacune de nos visites, la table d'hôte est couverte de force viandes que le seigneur dévore sous notre nez avec ostentation, comme s'il tenait à nous rappeler qu'il est catholique ! Ermessinde, de son côté, fait de son mieux pour que nous ayons à volonté poissons et bouillies de fèves. » Benoît regarda Bernard de Simorre. « En vérité, le vin seul nous accorde avec le seigneur Hugues de Carcassonne ! »

2. C'est-à-dire de demander le baptême cathare des mourants, le *consolament*. Voir note 1, ci-dessus.

Le vieux Bon Chrétien sourit doucement.

« Il faut un début à tout en ce monde de corruption », dit-il, « il y a du bon en chacun de nous... » Il se tut, regarda Pierre-Roger, puis Raymond, et reprit dans un murmure : « Dieu accorde une bonne fin à Hugues de Carcassonne. » Pierre-Roger s'apprêtait à lui répondre, quand un couinement désagréable l'interrompit : toujours tirée par le cheval, poussée par les paysans essoufflés, maintenue tant bien que mal en ligne droite par quelques soudards appelés à la rescousse, la charrette de paille franchit à grand-peine la porte du château, se bloqua contre une pierre et faillit basculer. Il fallut que quatre ou cinq nouveaux soldats allassent prêter main forte pour qu'enfin l'instable chargement pût arriver jusqu'au plat de la cour. Au moment où Pierre-Roger de Cabaret allait parler de nouveau, le bruit s'étant fait plus supportable, le curé furibond apparut sous les hourds³ de l'entrée.

Il se figea quand il découvrit les deux seigneurs en amicale conversation avec Bernard de Simorre et Benoît de Termes. Derrière lui, les paysans et les soldats se remirent à rire et à croasser de plus belle.

« Ce maudit curé ! » s'exclama Pierre-Roger à l'adresse de Raymond. « Je dois tolérer ce diable sur mes terres car une part du peuple écoute encore ses sornettes. Mais je gage que sa langue de vipère se muera un jour en lame d'acier, alors, je serai sans répit derrière son dos à lui pousser le train de la pointe de mon épée. »

Raymond éclata de rire.

Dominé par la colère, le curé se décida. Il vint se planter devant Pierre-Roger et, ignorant ostensiblement les deux Bons Chrétiens, il affronta le regard glacé du chevalier : « Je viens vous rappeler, monseigneur, que l'église se vide un peu plus chaque jour de ses fidèles et qu'elle menace maintenant de s'effondrer sur moi ! Ce jour d'hui, une tuile a même failli m'ouvrir le crâne !

- Iriez-vous jusqu'à accuser une tuile d'hérésie ? »

3. Les hourds étaient des galeries de bois dont on coiffait le haut des remparts, pour doubler vers l'extérieur le chemin de ronde, et qui permettaient aux défenseurs de battre plus aisément le pied des murailles.

Aux éclats de rire qui saluèrent cette question, le curé blêmit. Il désigna les Bons Chrétiens d'un geste méprisant : « Défiez-vous de ces diables en habit de sainteté ! Ils sont tout miel, paraissent tout innocents, mais ils rejettent le Vrai Dieu !

- Notre Seigneur se serait-il plaint auprès de vous ? » intervint Benoît de Termes d'une voix douce.

L'autre eut un sursaut nerveux, comme si le Bon Chrétien l'avait mordu. « Vous rejetez Dieu », dit-il, « puisque vous niez Sa Création. Selon vous, le Diable seul peut être l'auteur des merveilles que sont le vent, la terre, les corps d'hommes !

- Point des femmes ?

- Femme est habitée du Diable ! Elle est tentation et...

- Vous voyez bien ! » l'interrompit Pierre-Roger dans un grand rire mauvais.

Le curé sentit la panique le gagner : la colère l'empêchait de raisonner sainement. Il recula. « Maudits ! Soyez maudits ! Vous brûlerez en Enfer ! » cracha-t-il à l'adresse des cathares. Et, sans attendre la réaction prévisible du seigneur de Cabaret, il pivota sur les talons et s'en retourna vers la sortie du château. Pierre-Roger, livide, fit mine de le poursuivre, mais Benoît de Termes l'arrêta d'un sourire ironique : « Allons, messire », dit-il, « laissez-le donc : il n'est guère plus dangereux que son pape de Rome qui fulmine contre nous depuis bientôt dix années. Voyez comme il file sans combattre ! »

Raymond se rembrunit. Il ne partageait pas l'optimisme de son frère. Il savait que le pape Innocent III avait, dès son accession au trône de saint Pierre, le 8 janvier 1198, déclaré avec force qu'il était, selon la parole du Prophète, « au-dessus des peuples et des rois »... Le premier jour d'avril suivant, le nouveau pape avait écrit à l'archevêque d'Auch pour lui conseiller, si cela s'avérait nécessaire, de lutter contre les hérétiques et leurs fauteurs par le glaive matériel au moyen des princes et des peuples. Le seigneur de Termes n'ignorait rien de cela. Il rappelait souvent à ses propres vassaux, à Trencavel, au comte de Toulouse lui-même, qu'ils avaient à Rome un ennemi acharné. Le seul aspect rassurant de l'affaire résidait dans l'absence

presque totale d'échos favorables aux appels incessants du pape à la guerre sainte. Les seigneurs occitans, bien sûr, ne semblaient point décidés à lever ne fût-ce que le petit doigt contre les cathares, et le roi de France Philippe-Auguste persistait à refuser à Innocent III le droit de se mêler d'affaires féodales : après tout, le comte de Toulouse, Raymond VI de Saint-Gilles, bien qu'indépendant de fait, était vassal du roi et même pair du royaume. Mais le pape s'obstinait, alternant sans répit menaces et appels à la croisade, et bon nombre de barons et de chevaliers d'Île-de-France, de Bourgogne, d'Auvergne, voire d'Allemagne, n'attendaient pour se lancer dans l'aventure qu'un accord, clair ou tacite, de leurs princes ! Comment en eût-il été autrement ? Même s'il était juridiquement délicat de mener une croisade contre une terre chrétienne, la tentation d'une si belle proie à portée de la main était forte. Raymond avait souvent évoqué cet aspect de la question avec Pierre-Roger de Cabaret : pourquoi les hommes du Nord auraient-ils perdu des mois, parfois des années, à affronter le désert de Palestine, quand ils pouvaient emporter aussi grand butin, se croire aussi bons serviteurs de Dieu et obtenir du pape les mêmes Indulgences, en sortant seulement de leur jardin pour ravager celui du voisin, quand ils pouvaient défendre leur foi et l'église, combattre et s'enrichir à peu de risques ? La crainte de Raymond de Termes était là : que les assauts conjugués d'Innocent III et des grands vassaux parvinssent au bout du compte à faire fléchir le roi Philippe-Auguste.

« Le Diable possède grande patience », murmura le chevalier, « et il attend... »

- Dieu aussi... » répondit Bernard de Simorre sur le même ton.

Benoît ouvrit la petite sacoche qu'il portait à la ceinture, tout comme Bernard, en sortit un Nouveau Testament traduit en langue d'oc et prit d'entre les pages du Livre un petit paquet de lettres qu'il tendit à Raymond :

« Voici des nouvelles de Lombardie, pour nos frères du Termenès... »

Raymond prit les lettres et les glissa à sa propre ceinture. « Je les leur remettrai », dit-il.

Et il suivit le regard de son frère, qui se portait sur le fond de la cour : Alix venait d'y réapparaître, la pommette marquée d'une ecchymose à la teinte rougeâtre. Pourtant elle souriait largement et l'excitation que lui apportaient ses jeux violents faisait briller ses yeux d'une flamme nerveuse, empreinte d'une joie de vivre sans égale. Elle était belle ainsi, plus belle encore qu'à l'accoutumée.

Pierre-Roger lui lança un coup d'œil rapide et dit en détournant la tête :

« L'un de mes valets doit avoir fort mal à la tête...

- La bataille lui va bien », souffla Raymond, admiratif.

À la mine béate de son ami, Pierre-Roger faillit éclater de rire. Puis il se tourna vers Bernard de Simorre :

« Devez-vous réellement nous quitter ou bien accepterez-vous mon hospitalité une nuit encore ? »

Les Bons Chrétiens déclinèrent l'invitation et les adieux se firent en dehors du château. Les deux seigneurs s'inclinèrent respectueusement devant eux, leur demandant une nouvelle fois la bénédiction, et Raymond embrassa longuement son frère. Enfin, Bernard et Benoît s'éloignèrent à travers le village de Cabaret et rejoignirent le chemin de Saissac. Pierre-Roger et Raymond rentrèrent ensuite dans la cour pour gagner aussitôt l'escalier du donjon. Alix était venue se placer au pied des hautes marches. Elle regarda passer les deux hommes...

Seul Raymond fit mine de la remarquer et daigna lui adresser un petit sourire. À l'inverse, Pierre-Roger affecta de ne point la voir.

Mais cette dernière marque de mépris fut plus que n'en pouvait supporter la jeune fille : ses narines se mirent à palper et ses yeux lancèrent soudain de véritables éclairs de haine. Elle serra les poings et retint ses larmes. L'humiliation et la rage envahirent tout son être. Brusquement, elle hurla : « Que faut-il que je fasse pour que vous me regardiez ? Qu'ai-je fait de si mal ? Suis-je si laide ? Dois-je disparaître pour que vous vous aperceviez enfin que j'étais là, près de vous ? » Les chevaliers se figèrent au milieu de l'escalier. Ils la regardèrent, stupéfaits. « Est-ce à cause de Hugues, mon père ? Doit-il mourir pour que vous vous intéressiez à moi ? » Ému, Raymond hésita.

Mais Pierre-Roger ne bougea pas. Alors, ainsi poussée à bout, la jeune fille perdit toute maîtrise d'elle-même et les larmes s'échappèrent : « Qu'il meure », rugit-elle, « qu'il meure, que je sois à vous ! » Puis, la honte et la colère l'emportant, elle courut vers la porte du château et disparut à l'extérieur.

Pierre-Roger ne semblait nullement touché. Il s'apprêtait à pénétrer dans le donjon quand Raymond de Termes le retint par le bras : « Ne croyez-vous point que nous devrions envoyer dès maintenant quelques hommes à sa recherche ? » dit-il... « Elle part d'ici en de bien mauvaises dispositions...

- Laissez. Elle reviendra. Ce n'est point la première fois qu'une telle folie la saisit. »

Raymond ne lâcha pas pour autant le bras de son ami. La réponse ne le satisfaisait pas. Il grimpa vivement les deux marches qui le séparaient de Pierre-Roger : « Ne ressentez-vous rien devant sa douleur ? N'avez-vous point de pitié ? »

Le seigneur de Cabaret dégagea son bras et demanda abruptement : « Avez-vous déjà été tenté de descendre dans un puits pour en voir le fond ? »

- Assurément non. C'est une étrange idée...

- Moi, j'ai été tenté. Et je ne l'ai point fait. Savez-vous pourquoi ? » Raymond de Termes, du regard, essaya de deviner la réponse. « Parce que, descendant au fond du puits », reprit Pierre-Roger, « j'y satisferai ma curiosité. Néanmoins, n'ayant pris aucune précaution pour en remonter, j'y laisserai sans nul doute la vie ! »

- Et Alix, dans tout cela ?

- Alix est un puits sans fond. Outre le fait que son père est en effet mon ami, je crains fort de perdre toute mesure si je cède à la violence de mon désir. Êtes-vous satisfait ? »

Raymond était obstiné. Il voulait comprendre et n'y parvenait pas. Il insista d'un ton froid :

« Non. Pour ne rien vous cacher de ma pensée, je dirai que votre défiance, ce jour, m'étonne. N'avez-vous jamais cédé à la violence du désir lorsque vous convoitiez une jolie dame, qu'elle fût de noble lignée ou même fille de ferme ? »

Pierre-Roger parut réfléchir. Avant de s'engouffrer dans le donjon, il regarda vers la sortie du château. Il avisa son frère Jourdain qui entrait dans la basse cour et le salua d'un mouvement de tête. Jourdain cria : « Alix est plus échevelée encore qu'à l'habitude ! Que lui as-tu fait ? »

Pour toute réponse, Pierre-Roger eut un sourire désabusé. Il dévisagea Raymond :

« Désir n'est point amour. Si je ne ressentais pour Alix que le désir bestial auquel vous faites allusion, n'en doutez point : elle serait passée par ma couche depuis beau temps ! »

Dans les collines du Cabardès, le 26 février 1206

Le visage inondé de larmes, une intolérable souffrance vrillée au creux de la poitrine, Alix se retrouva bientôt au carrefour des chemins où elle avait fait la connaissance de Raymond de Termes. Elle y croisa la compagnie du seigneur, nota le pas clopinant d'une monture dont le maître, un tout jeune homme, allait à pied, la mine maussade, sous les sourires ironiques des autres cavaliers. Sans s'occuper d'eux, elle lança un regard terrible vers Cabaret puis, d'un pas décidé, reprit la direction du château de son père. En vérité, elle ourdissait quelque sombre projet, une de ces vengeances de femme à vous geler le sang. Il paierait, oui, Pierre-Roger paierait les affronts, le mépris, la douleur ! Il paierait et la punition serait à la mesure de l'amour qu'elle lui portait ! Pourtant... Elle savait que jamais elle ne serait capable de lui causer le moindre tort, que la violente colère qu'elle éprouvait maintenant tomberait... cette fois encore.

Sexte¹ venait d'être sonnée.

Alix avait ralenti le pas, comme si elle voulait retarder l'instant de se trouver face à son père. Elle avait souhaité sa mort, au paroxysme de la fureur, et elle en éprouvait maintenant grande honte, ne sachant quelle mauvaise inspiration l'avait poussée à cela. Elle redoutait le moment des explications : pour la première fois, elle n'était pas fière de son escapade. Elle recevrait les coups, aujourd'hui, non en tant que récompense - ou plutôt en tant que juste paiement de sa liberté -, mais comme une vraie punition venant sanctionner en toute justice une grave faute.

1. Vers 11 h du matin.

Le seul profit de la matinée était la rencontre avec Raymond de Termes. Pour le reste, il n'y avait qu'échec et humiliation.

Elle se promenait d'un bord à l'autre du sentier. Dieu fasse qu'elle n'arrive jamais, que le temps s'arrête, revienne en arrière et la ramène à l'aube, avant... Elle ne commettrait pas une seconde fois l'erreur tragique de s'emporter, afin de ne plus éprouver ce sentiment confus d'avoir tout gâché en quelques mots aussi ridicules qu'inutiles. Car en vérité, qu'avait-elle espéré ? Faire fléchir Pierre-Roger de Cabaret, l'un des plus hauts barons du pays, en hurlant contre lui, en étalant devant ses yeux ce qu'il avait dû prendre pour l'aveu d'un terrible dépit amoureux ou, pire encore, pour la démonstration d'une dangereuse folie ? Eh bien... Folle ? Oui, sans doute était-elle un peu folle.

Elle en était là de ses mornes pensées quand elle remarqua les routiers.

Son premier réflexe fut de fuir. Elle devina pourtant qu'il était trop tard. La végétation de cet endroit était rare et peu dense. Elle dénombra les soudards : ils étaient dix, assis au sommet de la pente, en bordure du chemin. Ils avaient vu la fille, eux aussi, et certains s'étaient déjà levés. Des routiers... Des mercenaires qui se vendaient au plus offrant, pour les batailles les plus sordides et les plus meurtrières, de redoutables combattants sans doute, mais impitoyables et cruels, payés pour accomplir n'importe quelle besogne. Par instinct, Alix évalua leur armement : épées, lances, masses d'arme... Trois arcs ! La jeune fille réalisa très vite qu'elle n'avait aucune chance de s'échapper si elle tentait de fuir. À dix, ils auraient tôt fait de lui couper la retraite. Et puis elle n'avait aucun doute sur l'adresse des archers. Elle se sentit perdue et sa gorge se serra. Sa seule chance était que les routiers appartenissent à Pierre-Roger - Cabaret n'était pas encore si loin - ou même à Hugues, son père. Dans ce cas, fussent-ils à demi-sauvages, ils n'oseraient point encourir la colère de tels maîtres. Elle résolut d'avancer sans hésitation, misant sur sa chance... ou sur son audace et son effronterie qui peut-être les inciteraient à se méfier. Elle savait qu'il fallait affronter ces hommes comme elle affrontait souvent les

loups ou les chiens errants : sans montrer sa peur, sachant que la moindre erreur lui serait fatale. Et, comme avec les animaux, il était indispensable que le combat se déroulât face à face car on ne combat point un ennemi en lui tournant le dos. Son seul espoir, la jeune fille le plaça dans l'aplomb avec lequel elle serait capable de tenir tête, s'il prenait envie aux soudards de s'en prendre à elle, ce dont elle ne doutait guère. Il lui restait encore trente ou quarante pas à parcourir pour les rejoindre, quand l'un des routiers s'exclama : « Le diable m'emporte si je n'y vois plus clair, compères : il semble que ce damoiseau possède de bien jolies formes ! »

Alix trouva la force de ne pas ralentir l'allure. Puis, à trois pas des mercenaires, elle s'immobilisa. Ainsi qu'elle l'avait redouté, ils s'étaient placés au milieu du chemin et lui barraient la route. Elle fixa son regard sur un routier très grand et très solide, qui eût été assez beau, à dire la vérité, si toutefois il avait connu l'utilité de l'eau claire pour le bain. Elle l'identifia aussitôt pour leur capitaine. Elle lui fit face et attendit, dressée, muscles tendus, prête à tenter le tout pour le tout. Un rouquin, qui se tenait un peu en retrait, se mit à ricaner :

« Par le trou du cul de Satan ! Une garce ! Que je sois pendu, c'est une garce !

- Qui êtes-vous, messeigneurs ? » demanda Alix.

Cette question leur arracha un énorme éclat de rire.

« Messeigneurs ? » s'écria leur chef en se tournant vers le rouquin. « Messeigneurs ! Tu entends ça, Gausbert ? C'est elle, on dirait bien, qui n'y voit plus clair ! » Comme un nouvel éclat de rire lui répondait, il reprit à l'adresse de la fille : « Nous sommes routiers, geste damoiselle... Soldats de fortune, si tu préfères, qui appartiennent à qui paye le prix fort !

- Fort bien. À qui appartenez-vous ?

- Male chance ! À personne, pour ce jour... Nous voici donc libres de prendre ce que nous voulons à qui nous voulons. » Rigolard, celui qui avait nom Gausbert crut bon d'expliquer : « Et je gage que nous allons te prendre toi, tout de suite. Tu sauras ainsi qu'il est dangereux de promener un tel corps sans escorte ! »

Alix remarqua un rocher assez haut, sur sa gauche.

En même temps, l'un des routiers qui portaient la lance s'avança plus près. Ses yeux brillaient de concupiscence et, face à une femme, fort jeune de surcroît, il ne se méfiait pas le moins du monde. La jouvencelle recommença à parler, pour occuper ses adversaires plus que pour réellement les calmer :

« Prenez garde ! Je suis Alix, fille de Hugues de Carcassonne ! Mon père ne vous fera point quartier si vous osez porter la main sur moi ! »

Il y eut un léger flottement et la jeune fille crut avoir gagné la partie sans combat. Mais le chef de la troupe ne céda pas au doute, comme ses hommes étaient prêts à le faire. Au contraire, il mesura très vite quel parti il pouvait tirer de l'affaire : Alix serait échangée contre rançon et son père ne lésinerait pas sur les moyens pour la racheter. « Mes amis, voici bonne fortune : la pucelle vaut de l'or, prenez-la ! » cria-t-il brusquement.

Alors, Alix se jeta sur le soudard le plus proche. Profitant de la surprise que provoqua son geste insensé, elle lui arracha sa lance et, tout aussitôt, elle se trouva au sommet du rocher, protégée des routiers par les larges moulinets qu'elle imprimait à son arme. Dans le cercle mortel que dessinait la pointe d'acier, nul ne pouvait s'approcher sans prendre le risque de se faire couper le visage ou trancher la gorge. Tant qu'elle aurait la force de combattre, elle serait à l'abri... Puisqu'ils en voulaient rançon, ses agresseurs n'useraient pas de leurs flèches ! Et en effet, se tenant à distance, le chef hurlait comme un damné après ses soudards, essayant de les pousser en avant malgré la pointe aiguë qui leur frôlait le nez en sifflant :

« Allons, bande de lâches, prenez-la ! Prenez-la ! Par le Diable, avez-vous peur d'une jouvencelle ? » Cha-que fois que la vague sinistre des mercenaires venait battre en pure perte le rocher, il ajoutait, surexcité : « Prenez-la vive ! Ne l'abîmez point encore ! Il nous la faut vive et en un seul morceau ! Mais saisissez-la ou que Satan vous maudisse tous ! »

Cependant lui-même se gardait bien d'avancer.

« Ne point l'abîmer, ne point l'abîmer ! » cria Gausbert, excédé. « Va donc expliquer cela à la pucelle au lieu de hurler ! Foutre Dieu, tu as la gueule trop bien fendue ! »

L'autre blêmit. Il ne pouvait laisser sans réponse une telle marque d'indiscipline : son autorité ne reposait que sur la terreur. Il tira l'épée et fit un pas menaçant vers Gausbert. Il n'eut pas le temps d'atteindre l'insolent. Un terrible hurlement de douleur l'arrêta net dans son mouvement. Près du rocher, par terre, l'un de ses hommes se tordait comme un serpent, les mains lui protégeant le cou. Il se roulait au sol et, autour de lui, le sang tachait la mousse, les herbes jaunes et les feuilles mortes, laissant une trace écarlate dans la végétation. Le blessé cessa de hurler et se mit à gémir d'une voix d'outre-tombe : « Ma gorge... Mille fois maudite, la diablesse m'a tranché la gorge ! » Le sang giclait par saccades entre ses doigts et chacun sut qu'il était perdu : en quelques instants, il allait devenir blanc, vidé, tel un poulet égorgé. C'était écrit. Sans plus s'occuper de lui, les autres se détournèrent et levèrent les yeux vers Alix.

Elle se tenait au sommet du rocher et les défiait, la poitrine violemment soulevée par une respiration hâlante, les yeux brillants de haine et de détermination. La lance qu'elle gardait fermement levée luisait au pâle soleil de la mi-journée. La pointe d'acier avait perdu son éclat : elle était rouge... De ce rouge sombre que la terre, à ses pieds, avait déjà commencé à boire. Les soudards, impressionnés, reculèrent.

Alors, leur chef s'approcha des archers : « À vos arcs, vous trois !

- Et la rançon ?

- Les jambes ! Fléchez aux jambes et elle est à nous ! Quand nous voudrons la rendre à son père, elle nous suppliera de l'achever ! »

Alix sentit que la partie était bel et bien perdue...

Sa décision fut prise immédiatement : elle appuya la lance au bas du rocher, la pointe en haut, et se prépara à s'embrocher elle-même. Contenant ses larmes, elle cria d'une voix brisée :

« Sales porcs ! Cochons ! Vous m'aurez morte ! »

Sentant la rançon lui échapper, le capitaine des routiers essaya de temporiser. Il bondit en avant. « Attends ! » dit-il. « À quoi sert-il de mourir pour si peu ? Je te donne ma parole que...

- Alix ! Tiens bon, par Dieu, nous arrivons ! »

Ces paroles avaient coupé le soudard dans son élan. Il chercha où se trouvait l'inconnu qui venait de crier de la sorte. Il leva les yeux vers le sommet de la colline qui dominait au nord et sentit ses cheveux se dresser sur sa tête : là-haut, en contre-jour, il distingua cinq silhouettes d'hommes en armes, montés sur des chevaux de bataille. Alix avait aussitôt reconnu la voix de son père. Elle reprit la lance par le bon bout et tenta d'atteindre le capitaine. Celui-ci ayant de justesse esquivé le coup, elle se moqua : « Eh bien ! Tu recules vite, routier ! Approche donc, que je tâte de ma pointe si ta viande est tendre ! »

Gausbert, maintenant paniqué, voulut donner le signal de la retraite : « Filons d'ici !

- Non ! » hurla le chef, plus conscient des réalités. « Au combat, mes diables ! Au combat ! À pied, nous n'avons aucune chance d'échapper ! »

Le capitaine, bien que lui aussi frappé de terreur, voyait juste. Fuir signifierait leur mort à tous, mort ignominieuse, frappés dans le dos ou décapités dans leur course par les haches et les épées. S'il restait une mince chance de vivre, c'était en faisant face. Il ordonna : « Archers, en position ! Combattez, compagnons ! Ils ne sont guère que cinq...

- Et nous plus que neuf », fit Gausbert.

Et il recula inconsidérément vers le rocher où s'était réfugiée Alix. Quand il réalisa que sa vie était plus que jamais en danger, il était trop tard. La lance avait pénétré entre ses deux épaules et la pointe d'acier ressortait par-devant, au milieu de la poitrine.

« Plus que huit », dit la jeune fille en retirant d'un mouvement sec sa lance du corps de l'homme.

Hugues avait hurlé dès qu'il était arrivé à la crête. Il arrivait à temps : Alix vivait encore, se battait, le corps d'un assaillant gisait déjà à ses pieds. Elle était bien sa fille et ne s'était point laissée enlever si facilement. Maintenant,

un deuxième routier venait de payer sa folie, le torse percé d'un coup de lance ! « Carcassonne ! » hurla le seigneur en poussant son cheval. « À moi, vous autres ! Tue, tue, par Dieu, sans quartier !

- Tue ! Sans quartier ! » reprirent d'une voix Imbert de Caunes et les trois soldats en se lançant à l'attaque.

Il s'ensuivit une sanglante mêlée, où chacun donna force coups, de taille et d'estoc, un affrontement sauvage dans lequel la pitié n'eut aucune place. « Sans quartier », avait dit Hugues. Il serait entendu : sur le terrain, après la bataille, ne demeurerait que des cadavres. Les archers tirèrent sur les cavaliers qui chargeaient, mais ils n'eurent le temps que d'une seule flèche. Ensuite, on n'entendit plus que les cris, le bruit de l'acier, le hennissement furieux des chevaux excités par la peur, on ne vit plus que la colère et le sang. Alix, de sa lance, empêcha les routiers de reculer et le massacre commença. Imbert frappait tel un forcené. D'un coup d'épée donné à la base du cou, il emporta l'épaule du capitaine, et l'acheva avant qu'il ne se fût effondré en lui perçant la poitrine de sa lame. Quelques instants plus tard, le tumulte diminua puis s'apaisa enfin. Les cavaliers avaient bien fait la besogne : les mercenaires étaient tous étendus raides morts, et deux des sergents de Hugues avaient déjà entrepris de les dépouiller de leurs armes et de leurs vêtements.

Triomphante, Alix jeta sa lance devenue inutile, sauta vivement à bas de son perchoir et courut se jeter dans les bras d'Imbert qui s'avancait vers elle, souriant, son épée rouge de sang encore à la main...

« Par Dieu, Alix, tu nous as fait grande peur ! » Elle éclata d'un rire clair et sonore : « Et à moi, Imbert », répondit-elle, « crois-tu que je n'aie point fait peur ? Sur mon âme, j'ai vu la mort de près ! » Le capitaine des gardes la regarda. Il aimait cette enfant comme si elle avait été sienne. Il se sentit heureux : la jouvencelle lui faisait grand honneur, à lui qui, en secret, l'avait dressée au combat, l'avait aguerrie pour qu'elle ne cédât point à la panique à la moindre attaque. Et encore si jeune, elle venait de tuer deux hommes en défendant sa vie... « Oui, tu as vu la mort de près, cela ne fait aucun doute. Sans le

pressentiment de ton père, nous ne... » Il se tut brusquement et le sourire d'Alix se figea. Comme mû par une force surnaturelle, il pivota sur lui-même. Du regard, il chercha Hugues et ne le vit pas tout d'abord. Enfin, un peu plus haut dans la colline, il aperçut le troisième de ses hommes, debout, immobile, auprès d'un corps étendu. Le soldat tenait par la bride le destrier du vieux seigneur. « Hugues ! » hurla-t-il en se précipitant.

Le chevalier gisait sur le dos, bras et jambes écartés, une flèche plantée dans la gorge, juste sous la mâchoire. L'un des archers avait atteint sa cible et nul, dans la fureur de la bataille, ne s'en était rendu compte.

Alix vint derrière Imbert...

Elle n'eut aucun cri. Elle regarda seulement le corps de son père, comme si elle n'y croyait pas. Enfin, elle s'éloigna de quelques pas, sans un mot. Le silence s'abattit sur la Montagne Noire tout entière. Seul le vent laissa encore entendre un souffle léger, mais ce fut, à ce que l'on dit, pour colporter déjà la terrible nouvelle : Hugues de Carcassonne était mort ! Un grand rapace vint se poser doucement au sommet d'un chêne, sur la crête, puis il étendit ses ailes et battit l'air de quelques mouvements brefs et saccadés. Alix ne parvenait pas à pleurer.

Imbert s'était accroupi près de son maître. Ce fut la voix calme d'Alix qui le ramena à la réalité : « Imbert ! » appela la jeune fille... « Imbert, vois cela ! »

Le capitaine se redressa et chercha des yeux la jeune fille. Elle s'était avancée au bord d'un énorme rocher surplombant une petite falaise et elle jouait, les bras en croix, à se laisser balancer par le vent. Il cria :

« Tu vas tomber ! »

- Non », répliqua-t-elle en se tournant dos au vide. Elle désigna la crête et le rapace qui continuait à dessiner sur le ciel ses étranges signaux : « Vois », fit-elle, « vois donc : l'aigle salue la mort du loup ! À moins que le loup, à sa mort, ne se soit mué en aigle. Imbert ! Ne trouves-tu point cela étrange ? Le rapace est apparu quand mon père est passé...

- Reviens, par le Ciel ! Tu vas tomber ! » répéta le capitaine, inquiet.

Mais, au lieu d'obéir, Alix étendit les bras de plus belle, vacillant dangereusement. Elle demanda : « Crois-tu que si je sautais, je me muerais en aigle à mon tour ? »

En quelques pas, Imbert de Caunes fut auprès d'elle. Il la prit à la taille et l'écarta du gouffre.

Elle le regarda, perdue, et murmura :

« Il m'attend...

- Cesse ce jeu, folle ! Pourquoi fais-tu cela ?

- Je suis cause de sa mort, comprends-tu ? Si je n'avais point couru les bois sans répit, si j'avais agi en garce plutôt qu'en soudard, il serait encore debout.

- S'il m'avait écouté », ragea le capitaine, « et mis son heaume, il le serait aussi. Par Dieu, il est mort en sauvant la vie de sa fille, qu'il aimait plus que tout. Il n'aurait souhaité mieux, je le sais. Si tu meurs maintenant, alors, il aura lutté et péri pour rien ! » Sur quoi il se tourna vers ses hommes qui achevaient de dépouiller les cadavres : « Vous autres, enterrez ces chiens », ordonna-t-il... Puis il poussa Alix jusqu'à son cheval et la fit monter en selle. « Ramenez ensuite le corps de votre maître au château... Nous partons en avant. »

Ce jour-là, Imbert et Alix ne rentrèrent qu'à nuit tombée. Longtemps, le vieux soldat avait plaidé, argumenté, afin de ramener la jeune fille à la vie et de prévenir sa folie naissante.